

H O M M E S E N T R E E U X

Jean-Paul Dubois est né en 1950 à Toulouse, où il vit actuellement. Auteur de nombreux romans (*Maria est morte*, *Je pense à autre chose*, *Si ce livre pouvait me rapprocher de toi*, *Vous plaisantez, monsieur Tanner*), d'un essai (*Éloge du gaucher*) et d'un récit de voyage (*L'Amérique m'inquiète*), il a obtenu le Grand Prix de l'humour noir pour *Vous aurez de mes nouvelles* (1991), le prix France Télévisions pour *Kennedy et moi* (1996) et le prix Femina pour *Une vie française* (2004). Il est journaliste-reporter au *Nouvel Observateur*.

Jean-Paul Dubois

HOMMES
ENTRE EUX

R O M A N

Éditions de l'Olivier

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-8236-1616-3
(ISBN 978-2-87929-551-0, 1^{re} publication)

© Éditions de l'Olivier, 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Il faut connaître l'animal, de l'os jusqu'à l'esprit. Le bon chasseur est un animiste scrupuleux. Les animaux disent aux humains de se tenir ensemble, en famille, en amis, en groupe. Il faut aimer les gens, les âmes, les choses et la vie, de la mouche jusqu'à l'ours. Et la Vie te le rendra bien qui te reconnaît comme un vivant et qui ne voudra jamais que tu meures, bêtement, avant ton temps. »

SERGE BOUCHARD *Récits
de Mathieu Mestokosho*

« Le goût de la mort est à présent moins redoutable qu'autrefois. Peut-être un jour s'en ira-t-il tout à fait ? Ou est-ce là trop demander ? »

JOHN STEINBECK

*À Hélène,
à Louis et Arthur.*

Hasselbank

Depuis des mois, il se savait atteint de la maladie qui avait emporté son père. Lorsque son médecin l'avait reçu pour lui annoncer la nouvelle, quelque chose s'était immédiatement modifié dans la perception qu'il avait de son corps. Un peu comme si, désormais, il éprouvait de la méfiance vis-à-vis de lui-même. D'une manière quasi instinctive, tel un animal fuyant une menace invisible, il s'était mis à marcher, à sillonner jour et nuit la ville sans autre but que l'oubli temporaire de soi et de cette douleur qui pouvait l'immobiliser au détour d'un boulevard. C'était alors comme si le flanc droit de son corps se trouvait pris dans l'étau d'une lourde mâchoire, percé par des crocs qu'il imaginait aussi blancs que de la neige. Venait ensuite une nausée, vase flottante, houle écœurante aux amplitudes imprévisibles. Et, souvent, il se mettait à trembler de la tête aux pieds. Mais ce qu'il redoutait le plus, parmi tous les dérèglements engendrés par sa maladie orpheline, c'était la fièvre brûlante, la coulée de lave rougeoyante qui se répandait en lui et le laissait pour mort à chaque crise.

Malgré tout, ce soir, il était entré dans un cinéma. Cela s'était décidé au dernier moment, presque en dehors de sa volonté. Il s'était simplement arrêté de

marcher, avait payé sa place et s'était installé en bout de rangée afin de ne déranger personne s'il devait sortir.

Il attendait que la lumière s'éteigne, que le film commence. Il regardait les gens autour de lui et les enviait de faire partie de ce cercle d'humains rassurés qui jamais ne paraissait douter que demain fût un autre jour. Paul Hasselbank n'appartenait plus à ce club enviable. Il était un homme de cinquante-six ans, paisible spectateur du huitième rang, affligé d'un mal têtù qui peu à peu l'éloignait de la rive commune.

Parfois son désarroi était tel qu'il éprouvait la sensation physique d'être emporté par un courant profond, et, comme tous les mauvais nageurs, il avait peur. Mais en ce moment, il n'était pas effrayé. Il était au cinéma. Les lumières de la salle baissaient doucement et, sous la protection du public qui l'entourait, il se laissa avaler par la pénombre qui précédait le film.

Contrairement à d'habitude, l'écran ne s'animait pas et la salle restait obscure. De ces ténèbres provisoires monta une voix d'homme, grave, posée, presque familière. Hasselbank aimait ressentir les basses fréquences résonner dans la cage cerclée de sa poitrine. L'acteur invisible disait des choses sombres, inquiétantes qui eurent pour effet de stimuler l'attention de Hasselbank. Car ces choses dont il était question, il les portait en lui depuis toujours. Elles étaient au centre de sa propre vie, préexistantes à sa maladie. Et même à celle de son père. Ces choses-là étaient simplement nées avec lui. Voilà pourquoi il avait le sentiment que cette voix aurait pu être la sienne.

« Dans ce noir, je vous regarde, les uns et les autres, je vous observe. Et malgré l'obscurité, je vous vois tels que nous sommes, tous : nus, menteurs, mesquins,

vivants et si inquiets. Réfléchissez à tout cela et demandez-vous pourquoi nous vivons ainsi. Dans la peur de ce qui nous attend. Pourquoi ne connaissons-nous pas la paix ? Pourquoi sommes-nous toujours plus petits que nous-mêmes ? Pourquoi le Mal est-il à ce point ancré en nous ? »

Il n'avait jamais vu de film débiter ainsi, sans image, et par un long trou noir du fond duquel jaillissaient des questions que les familles ne posaient jamais. Parce que les familles ne valaient pas mieux que nous. Elles aussi crevaient de peur.

Comme s'il recevait les premières lueurs d'une aube paresseuse, l'écran s'éclaira lentement, et Hasselbank vit apparaître le titre du film : *Hommes entre eux*. Cela évoqua en lui un sentiment étrange tant il était certain d'en connaître la suite, certain même de la vivre un jour jusqu'au bout. Les acteurs portaient des noms scandinaves et le réalisateur s'appelait Niemi. C'était un film finlandais.

Cette soirée lui avait fait du bien, elle avait lissé les crêtes de son anxiété. Et malgré le propos ravageur de Niemi, cette analyse radicale de l'espèce lui avait redonné un supplément de force et de courage. Dans son corps, en revanche, le désordre organique régnait à l'identique avec ses déséquilibres biologiques chroniques, la sourde pression des mâchoires qui s'ajoutait à une impression de dérive inconfortable.

Et pourtant. Pour la première fois depuis bien longtemps, on lui avait décrit le monde tel que lui le voyait. Il s'était senti de plein droit citoyen de l'univers du Finlandais. Car pour affirmer que les naufrages n'avaient pas tous lieu en mer, il fallait que ce Niemi ait, lui aussi, un jour, senti des dents fouiller en lui.

Il regagna son domicile en suivant l'allée François-Verdier. Le froid humide se faufilait dans les ouvertures de ses vêtements. Il se dit que l'automne touchait à sa fin et se demanda combien de saisons encore il exercerait son métier d'homme, combien de printemps et d'hivers il verrait changer aussi radicalement la lumière et la couleur de cette ville. Il ne voulait rien entendre des échéances statistiques, des hypothétiques rémissions traquées à coups de résonances magnétiques. Il avait accompagné son père jusqu'à sa mort. Il savait l'essentiel, ce qu'endure la viande et qu'aucun scanner ne dira jamais. Et c'était à cause de cette mémoire-là que, certains soirs, la panique le submergeait.

Pour le moment, et sans doute grâce au pessimisme roboratif de Niemi, Hasselbank avait autre chose en tête. Une pulsion familière qui, de temps en temps, parvenait encore à se glisser entre la chair et l'os. En refermant doucement sa porte d'entrée, Paul Hasselbank constata avec un certain étonnement et un plaisir juvénile qu'il avait envie de baiser.

Le salon était trop grand pour lui. Tout comme la chambre. Tout comme la maison. Il déambulait dans cet empire domestique qu'il ne contrôlait plus. Il avait abandonné ses possessions les unes après les autres. Les chambres du haut n'avaient pas été ouvertes et le premier étage n'avait pas été visité depuis une éternité. Tout cela était désormais concédé à la pénombre et à l'activité des araignées. Conséquence des médicaments qu'il prenait, Hasselbank dormait peu. Il s'installa devant la télévision et glissa *Aguirre, la colère de Dieu* dans son lecteur de DVD. Il avait dû voir ce film une bonne trentaine de fois. Tout comme *Hana-Bi*, *Yi Yi*, *The Thin Red Line*, *De beaux lendemains*, *Les Affran-*

chis, Saraband, Alexandra's Project ou *The Element of Crime*. À ses yeux, toutes ces histoires possédaient un point commun. L'absence d'issue. On pouvait y entrer mais on n'en sortait jamais. Et en cela elles étaient comme la vie. Hasselbank passait ainsi ses nuits à rôder dans ces labyrinthes de l'humanité qui ressemblaient tant au premier étage de sa maison.

Une jeune femme qu'il avait coutume de voir quand le sexe se rappelait à lui arriva peu après son appel. Ils échangèrent quelques mots de convenance, engagèrent des préliminaires comme s'ils respectaient l'un et l'autre une convention collective, puis il s'allongea sur le dos. Elle lui dit « Je vais te branler », il répondit « Si tu veux ».

Sur le radeau de la croisade, Klaus Kinski-Aguirre, supplétif du Très-Haut jusqu'à la moelle des os, voyait, autour de lui, tomber ses soldats transpercés par une pluie de lances et de flèches. Et Hasselbank bandait. Tout cela se conjugua à merveille avec Aguirre et l'agonie des Espagnols qui dérivait sur l'écran de la télévision. Il scruta le carnage de la mission et se parla à lui-même de cette voix si calme qu'il avait tant aimée dans le film tout à l'heure.

« J'ai toujours pensé qu'il n'y avait pas d'autre solution. Que les choses devaient se terminer ainsi. Dans le flot du sang. Ce sang qui est en nous, qui vit au cœur de chaque chose et qui pourtant finit par nous manquer. »

Il regardait le bassin de la femme aller et venir sur son ventre. Ses mouvements étaient d'une telle brusquerie que ses seins semblaient vouloir s'arracher de sa poitrine.

« Je m'appelle Paul Hasselbank. Je tiens ce nom étrange de mon père qui n'était pas non plus un homme

simple. J'ai cinquante-six ans et je souffre d'une maladie dégénérative. Le médecin s'est intéressé à moi, ou à mon cas, puis il s'est habitué à l'idée de me voir disparaître. Nous avons parlé du rôle qu'il jouerait à la fin. La jeune femme qui me tient compagnie ignore tout de mon état. Elle ne sait pas que je suis malade. Elle me baise, je regarde Aguirre, et je pense au sang qui nous irrigue. Au début, quand nous nous sommes connus, elle m'a demandé si je souhaitais qu'elle m'embrasse. Je lui ai dit que ce n'était pas nécessaire. »

Bras écartés sur le sol, yeux rivés sur l'écran de la télévision, Hasselbank ressemblait à un crucifié hétérodoxe. La femme, accroupie, le visage dissimulé sous la coupole de ses cheveux, s'agitait comme si elle voulait se défaire d'une invisible prise. En fait chacun des participants semblait poursuivre des buts antagonistes. De temps à autre, la femme rejetait sa tête en arrière et ses longs cheveux décrivaient un grand arc de cercle lumineux et ambré.

Kinski n'était plus qu'une épave traînant son délire sur les eaux du fleuve. Hasselbank ferma les yeux. Son corps fut parcouru d'un léger spasme qui ressemblait à un frisson de fièvre. Les traits de son visage se contractèrent imperceptiblement. Une faible plainte animale sortit de sa bouche. Il rouvrit les yeux comme un vieil enfant qui revient au monde. Hasselbank avait joué.

La femme avait rempli sa mission. Elle se redressa, elle savait qu'elle n'avait rien à espérer de cet homme, elle ramena ses cheveux en arrière, fit pivoter ses épaules, son bassin, et se désaccoupla d'une manière disgracieuse. Elle fixa un instant les images d'Aguirre, puis, vaincue par une sorte de lassitude hormonale, se laissa aller sur la poitrine de Hasselbank qui, lui, n'avait d'yeux que pour le radeau et l'Amazone. Immo-

biles, silencieux, couchés au sol, cet homme et cette femme avaient l'air de cadavres transpercés par d'invisibles flèches. Pourtant Hasselbank ne s'était jamais senti aussi vivant.

«Ma femme disait souvent qu'un couple sincère est un couple qui dort. Il y a trois ans, un matin, au réveil, elle est partie. Elle s'appelait Anna et ne me faisait jamais aucun reproche. Dans sa dernière lettre postée du Canada, elle me demandait simplement : "Pourquoi n'avons-nous jamais su nous comporter comme des êtres humains ?" Je crois qu'entre un homme et une femme c'est la seule question qui vaille d'être posée. Je n'ai jamais effacé sa voix enregistrée sur notre répondeur. Parfois je téléphone chez moi pour l'écouter me dire qu'elle n'est pas là.»

À sa respiration lente et régulière, on devinait que la femme s'était assoupie. Dans la pénombre du salon, son visage possédait une certaine grâce. Sa bouche entrouverte était celle d'un enfant qui dort profondément. Ses yeux étaient clos. Puis elle les ouvrit. Et, de la même façon que montent les larmes, ils s'emplirent soudain d'angoisse.

Sur l'écran, flottant entre deux eaux, noyé dans sa quête malade, cerné par les singes et les cadavres, le visage incrédule de Kinski scrutait les rives assassines, s'enfonçait dans les remous de la folie, tandis que son dernier soldat, perdant son sang, murmurait : «Nous croyons voir des flèches pour la seule raison que nous en avons peur.» Cette phrase, comme les autres, Hasselbank la connaissait par cœur. Mais ce soir, son esprit lui trouvait une suite dont il ignorait à quel point elle était prémonitoire. Alors, pour lui-même, il dit : «Toutes sortes de flèches entrent en nous. Nous sommes des cibles faciles, tellement prévisibles. Soldats aveugles,

pauvres Espagnols, nous avançons sur nos radeaux dans le noir qui précède la nuit. Je sais ce que je dis. »

Bientôt, comme tous les soirs, il se rendrait dans la salle de bains pour faire sa piqûre intraveineuse. Et lui aussi, conquérant fatigué d'une bien piètre croisade, se transpercerait au nom d'un rêve d'or, d'un espoir de rémission.

La matinée fut longue. Hasselbank ruminait des pensées encombrantes qui ne le quittaient plus depuis longtemps. La soirée d'hier l'avait fatigué. Il cherchait dans la cuisine quelque chose à manger. En fait il ne mangeait plus vraiment. Son dernier repas remontait à une éternité. Il se nourrissait essentiellement de miel et de chocolat. Il sortit une assiette de légumes cuits du frigo, s'installa devant ce plat unique et prit quelques bouchées. Chaque mastication le faisait exagérément saliver et déglutir lui donnait la sensation d'avaler une boule de glaise. À force de ne plus se nourrir correctement, il avait perdu la capacité de définir le goût des aliments. Tout au plus faisait-il encore la différence entre le chaud et le froid, le sucré et le salé. Il essaya bien de se resservir une part, mais il n'eut pas le courage de porter les aliments à sa bouche. Il reposa son assiette dans le réfrigérateur, remonta le couloir, se dirigea vers les toilettes, souleva l'abattant, s'inclina prudemment vers la cuvette et vomit une gorgée de bile.

Il passa la journée comme il put. À regarder le vent secouer les branches et la pluie embarrasser la vie des gens. Toulouse était une ville du Sud, un appendice Ibérique qui n'aimait pas le froid.

Il s'assit sur le bord de son lit et prit entre ses mains le cadre dans lequel se trouvait la photo d'Anna. Quand il examinait longuement cette image, il lui arrivait

d'entendre la voix de sa femme résonner dans sa mémoire. La voix était la première chose que l'on oubliait après le départ de quelqu'un. La voix, ce n'était rien. Rien qu'un peu d'air modulé dans des cordes vocales. Et Anna disait souvent des choses qu'un homme ne souhaitait pas entendre. Il était assis et tenait un morceau de passé entre ses mains. Le passé, comme la voix, ne pesait pas grand-chose. Et pourtant, en détaillant ce cliché, il avait l'impression de porter le poids de toute une vie. Hasselbank alluma une cigarette. Il fumait avec plaisir. Il n'avait plus rien à craindre du tabac. Plus rien à craindre du monde. Il s'en était retiré. Il était un survivant qui descendait un fleuve tumultueux, qui espérait aller le plus loin possible en évitant le déluge des flèches. Comme Aguirre, il scrutait la rive. Non dans l'espoir d'y découvrir la trace des Indiens, la folie de Dieu ou le rêve de l'or, mais bien dans celui d'y apercevoir Anna une dernière fois.

Paterson

Il n'y avait que de la neige. Et des conifères. Et des animaux sauvages. Et un homme. Il s'appelait Floyd Paterson et vivait dans la maison de bois peinte en rouge qui se trouvait juste au milieu du paysage. De loin, on aurait dit une gouttelette de sang sur un drap immaculé.

Floyd Paterson vivait au nord de North Bay, au Canada. Il n'allait jamais au cinéma et ne s'aventurait que très peu hors de la région. Ses rares voyages le conduisaient à l'autre bout du pays, sur la côte Pacifique : il se faisait enrôler une ou deux fois par an dans des pêcheries de l'Alaska. Il prenait l'avion à Toronto, puis de Vancouver s'envolait vers Anchorage ou Juneau, capitale de l'État le plus septentrional des États-Unis. Le reste de l'année, il habitait ici, dans cette maison qui ressemblait à une île au milieu du monde. Un peu à l'écart, une grange solide tenait lieu de garage mais aussi de brise-lames lorsque les bourrasques du Nord venaient s'écraser sur ses flancs. Chaque jour, Paterson partait à la chasse avec son arc à poulies. Il lui arrivait aussi de percer la glace du lac pour attraper du poisson. Son existence était à la fois très simple et vaguement étrange.

Il était un peu plus de midi. Depuis le matin, Paterson

DU MÊME AUTEUR

Compte rendu analytique
d'un sentiment désordonné

Fleuve noir, 1984

Éloge du gaucher

Robert Laffont, 1987
et « Points », n° P1842

Tous les matins je me lève

Robert Laffont, 1988
et « Points », n° P118

Maria est morte

Robert Laffont, 1989
et « Points », n° P1486

Les poissons me regardent

Robert Laffont, 1990
et « Points », n° P854

Vous aurez de mes nouvelles

Grand Prix de l'humour noir
Robert Laffont, 1991
et « Points », n° P1487

Parfois je ris tout seul

Robert Laffont, 1992
et « Points », n° P1591

Une année sous silence

Robert Laffont, 1992
et « Points », n° P1379

Prends soin de moi

Robert Laffont, 1993
et « Points », n° P315

La vie me fait peur

Seuil, 1994
et « Points », n° P188

Kennedy et moi
prix France Télévisions
Seuil, 1996
et « Points », n° P409

L'Amérique m'inquiète
« Petite Bibliothèque de l'Olivier », n° 35, 1996

Je pense à autre chose
L'Olivier, 1997
et « Points », n° P583

Si ce livre pouvait me rapprocher de toi
L'Olivier, 1999
et « Points », n° P724

Jusque-là tout allait bien en Amérique
L'Olivier, 2002
et « Petite Bibliothèque de l'Olivier », n° 58, 2003

Une vie française
prix du roman Fnac
prix Femina
L'Olivier, 2004
et « Points », n° P1378

Vous plaisantez, monsieur Tanner
L'Olivier, 2006
et « Points », n° P1705